

## Sources religieuses et documents scolaires : lecture et approche critique

Gérald Attali, Françoise Unal et Christophe Castellan

Le 1<sup>er</sup> mars 2003

Professeurs

gerald.attali@ac-aix-marseille.fr

*(Atelier pédagogique des Troisièmes Rencontres de la Durance - 2003)*

### État des lieux

Faut-il le rappeler ? L'enseignement du fait religieux n'est pas chose nouvelle, particulièrement au collège. Il l'est davantage dans l'enseignement professionnel où a été introduite, depuis 1995, l'étude des trois religions monothéistes de 1850 à nos jours.

Pourquoi l'enseignement du fait religieux soulève-t-il des problèmes ?

Les enseignants présents dans l'atelier expriment leur malaise à assumer ces cours et fournissent quelques explications : « *j'éprouve des difficultés pour aborder le fait religieux, notamment face à des élèves de confessions différentes* » ; « *je ne sais pas quels documents utiliser* » ; « *j'ai des difficultés à utiliser historiquement des textes religieux* ». Il s'agit d'un malaise diffus, dont les manifestations ne peuvent se réduire à une cause unique. Cependant, les propos relevés confirment l'hypothèse de l'atelier selon laquelle les sources religieuses tiennent une part non négligeable dans l'explication de ce malaise.

En ce domaine, comme en d'autres, la maîtrise des savoirs constitue une condition indispensable à la préparation des cours. Les outils ne manquent pas qui permettent la mise à jour des connaissances. Les problèmes soulevés par le renouvellement des sources et des problématiques dans certains secteurs de la recherche scientifique sont généralement connus.

Ce sont traditionnellement les manuels scolaires qui fournissent les matériaux indispensables à la réalisation du cours. L'examen critique des pages de quelques-uns de ces ouvrages pour l'enseignement professionnel et pour le collège conduit à repérer simplifications abusives, erreurs manifestes, absence complète d'indications sur l'origine des documents. Cependant, il en est d'autres qui présentent une documentation étoffée et d'intéressantes mises en relation de supports contradictoires. Sur le plan éditorial, la situation est donc plus complexe qu'il n'y paraît et invite à beaucoup de prudence. On oublie trop souvent que les livres scolaires, qui fournissent désormais une abondante documentation, imposent un usage du texte religieux qui contribue à le désacraliser. Certains élèves n'en sont pas dupes qui refusent quelquefois les traductions proposées par les manuels au prétexte que celles-ci seraient sacrilèges. La réduction de fragments du texte religieux au rang de documents scolaires contribue ainsi, à sa manière, à l'approche rationnelle de l'histoire du fait religieux.

Faut-il pour autant bannir la lecture d'extraits relativement longs de textes religieux. Rien n'est moins sûr. Celle-ci est même fortement conseillée dans les programmes, notamment en 6<sup>e</sup>. Le bénéfice d'une telle pratique est évident pour la maîtrise de la lecture ; il l'est également pour l'histoire. La mémoire collective d'une société se construit autour de récits qui fondent son identité. Ils se chevauchent, se contredisent quelquefois mais s'excluent rarement. Ils constituent l'histoire d'un groupe dont les membres ne se sont jamais inquiétés de contradictions qui nous paraissent aujourd'hui si évidentes. La découverte des différences entre les Évangiles n'est guère nouvelle. L'enseignant qui les pointe aujourd'hui dans un cours d'histoire conduit les élèves à s'interroger sur la nature de ces sources : religieuses et/ou historiques ? Mais pourquoi les hommes acceptaient-ils ces contradictions ? L'interrogation débouche sur les usages que les hommes faisaient autrefois de ces textes. Il s'agit là d'une

approche des textes religieux qui, plus qu'une autre, est de nature à montrer les dimensions multiples du fait religieux.

La lecture d'extraits de cahiers d'élèves montre des pratiques souvent peu nuancées. Autour de certains exercices, quelquefois empruntés aux manuels, semblent s'être développées de véritables coutumes pédagogiques. Il en est ainsi de la réalisation de la carte des déplacements des Hébreux dans le Croissant fertile ou de la construction de l'étoile, résumant les cinq piliers de l'islam. Le souci d'exécuter l'exercice conduit à perdre de vue la nécessaire critique des sources sur lesquelles il s'appuie. Les précautions souvent prises par les manuels — emploi du conditionnel, référence explicite aux incertitudes de l'historien — finissent par disparaître complètement.

On peut observer — par une analyse des cahiers d'élèves mais aussi grâce à des visites en classe — un très net décalage entre savoirs et pratiques scolaires. Ces dernières sont souvent marquées par une insuffisance, voire une absence complète, de recul à l'égard des sources religieuses utilisées en classe. Les routines pédagogiques conduisent des enseignants, pourtant conscients des enjeux de la laïcité, à la présentation d'une véritable catéchèse. Le paradoxe est alors évident entre l'affichage d'un discours résolument laïque et des pratiques dénuées de toute critique des sources. Comment expliquer ce paradoxe ? C'est sur ce point que s'engage la discussion avec les participants de l'atelier. Elle débouche sur les remarques qui suivent.

### **Remarques... propositions**

On peut certes invoquer les insuffisances de la formation, mais celles-ci ne peuvent à elles seules en rendre compte. De plus, si l'enseignement de l'histoire exige des connaissances étendues, il ne peut être question de porter sur tous les thèmes d'étude abordés par les programmes le regard d'un expert. De la même manière que l'enseignant ne peut pas être un spécialiste de l'histoire du communisme parce qu'il est appelé à enseigner le système stalinien, il ne lui est pas davantage demandé d'être un spécialiste de l'histoire de religions. Il ne peut davantage accepter d'être récusé — ou pire, se récuser lui-même — sauf à consentir que le fait religieux ne peut être enseigné que par des... religieux. Certains secteurs de l'opinion publique le réclament au nom de la tolérance à l'égard des croyances. En fait, exclure le professeur d'histoire de l'enseignement du fait religieux, au prétexte qu'il n'en est pas spécialiste, c'est réintroduire les traditions religieuses. Toutes ne nourrissent pas les inclinations aux communautarismes, mais elles encouragent les attachements au passé et contribuent, peu ou prou, à sanctifier celui-ci. À l'inverse, de ce que doit être un enseignement de l'histoire qui ambitionne de former l'esprit critique du futur citoyen.

Le choix d'exercices peu porteurs de sens trouve en partie son explication dans la volonté de donner aux élèves des bases sans lesquelles ne pourraient s'exercer leur réflexion. L'importance accordée à ces préalables finit par dilapider le temps nécessaire à la réflexion sur les sources. De tels apprentissages dispensent également de la nécessité d'affronter les débats que susciteraient d'autres approches de ces mêmes sources. Manuels scolaires ou cahiers de travaux pratiques proposent des exercices qui finissent par fonctionner comme des normes pédagogiques. Il n'est plus nécessaire d'échanger, de discuter voire de débattre quand les savoirs se présentent d'emblée comme vrais. L'étude du fait religieux est un révélateur des dérives qui conduisent à concevoir l'enseignement de l'histoire seulement comme le lieu d'une restitution de connaissances factuelles. Depuis longtemps, la recherche sur l'histoire enseignée a montré que sa fonction était de dire le vrai, de fabriquer du consensus. Une telle conception, explique grandement les pratiques scolaires. Le cours d'histoire gomme les querelles d'interprétation, présente comme établis les résultats de recherches pourtant toujours en marche. De ce fait, et malgré les évolutions de la science de référence, l'histoire scolaire continue d'avoir mauvaise réputation ; elle est régulièrement suspectée de distiller l'ennui à force de privilégier la mémoire au détriment de la réflexion. Faisons l'hypothèse que, dans le domaine de l'enseignement du fait religieux, c'est le fonctionnement même de cette histoire scolaire qui explique certaines des dérives pointées plus haut.

L'enseignement du fait religieux soulève des difficultés, pourtant celles-ci sont rarement identifiées. L'insuffisance de formation est avancée pour les expliquer. Or, les travaux de l'atelier ont montré, pour nombre de dérives, l'importance d'une réflexion à la fois pédagogique et didactique.